Autophagie philosophique

Autor(en): **Schouwey, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg**

Band (Jahr): **33 (1986)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-760688

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Jacques Schouwey

Autophagie philosophique

Elle n'en finit pas d'en finir et de renaître de ses propres cendres. Depuis qu'elle existe, depuis que les hommes en ont fait un savoir ou une sagesse, elle n'a cessé d'être dépassée, déclarée futile ou même morte ; à chaque époque de nouveaux prophètes en ont annoncé la fin : elle est achevée, elle a atteint son but, elle n'a plus rien à dire. Et chaque fois, de nouvelles perspectives, parfois limitatives, parfois au contraire riches de possibilités, se sont ouvertes. Tout semblait dit par Kant ; les questions que l'homme pouvait ou devait se poser avaient obtenu une réponse rationnelle qui devait clore définitivement le champ de la philosophie. Mais ne voilà-t-il pas Hegel qui conteste la validité des réponses kantiennes sous prétexte qu'elles sont unilatérales, qu'elles ne donnent qu'une infime partie de la solution des problèmes soulevés. Seule la Raison est apte à embrasser du regard la totalité de l'Etre, l'entendement ne parvenant qu'à des coups d'oeil furtifs sur telle ou telle parcelle mais étant incapable de réunir ces parties entre elles dans un tout organisé et organique. Schelling, qui a bien tenté le dépassement de l'entendement vers la Raison, n'a-t-il pas commis la grave faute de tomber dans l'indistinction brouillonne faisant de la philosophie une « nuit noire où toutes les vaches sont grises » ? Avec Hegel, la philosophie a donc atteint son dernier stade ; il ne restait qu'à admirer l'édifice patiemment construit et à le répéter. La brêche ouverte par Kierkegaard – même si ses attaques contre Hegel n'atteignent pas toutes le système hégélien – donnait accès à un nouveau champ philosophique où l'homme est homme par son existence quotidienne, dans des situations concrètes précises et non plus seulement par la possession de cette admirable faculté qu'est la Raison.

Chaque fois qu'une limite semble atteinte, il se présente un audacieux pour vouloir plonger dans l'inconnu. Et la réaction des tenants de la Grande Philosophie Officielle régnante est toujours la même : d'abord

condamner, puis, selon les résultats de l'audacieux, discuter, et enfin peut-être adopter ou au moins tolérer. Prudence bien humaine, mais pesante et souvent décourageante.

Le contexte philosophique contemporain vit une de ces phases de clôture et voit naître des tentatives de dépassement, des *utopies :* événements non encore réalisés, mais pro-jetés comme possibles dans un avenir plus ou moins rapproché. Penser le contexte contemporain et ouvrir de nouvelles voies possibles à la réflexion n'est-ce pas là vraiment philosopher ? C'est en tout cas faire œuvre de pionnier. Certains chemins frayés peuvent être des impasses, d'autres s'éloigner jusqu'à devenir une nouvelle grand-route philosophique, d'autres enfin demeurer de sombres chemins de forêt. Mais pour le découvrir, il faut avoir l'audace de s'aventurer là où nul homme n'a jamais mis les pieds.

Deux constantes cependant se retrouvent dans les différents états de la réflexion philosophique établie ou utopique – et ceci depuis Kant essentiellement –: d'une part, il faut établir la légitimité du savoir, en analyser le statut avant de prendre la parole ; et surtout, d'autre part, il faut donner l'impression du discours essentiel et même, si possible, nouveau. Dans ce domaine, comme dans celui de la mode, le dernier cri efface tous les autres et attire sur lui toute l'attention de la gent intellectuelle et bien pensante. La foire culturelle, caractéristique de cette époque, permet à chacun de dire tout sur rien et de ne rien dire sur tout ; seul compte vraiment le fait de parler et de briller, ne serait-ce que momentanément. Que d'étoiles ont brillé au ciel du verbiage philosophique... pour ensuite s'éteindre lamentablement et ne demeurer que dans les archives poussiéreuses de la mémoire collective : bibliothèques et musées.

Période hautement autophagique que la nôtre où le philosophe *déconstruit* la philosophie, où la *contradiction* est le mot-clé, où le *non* catégorique à tout ce qui a été dit est le signe de vitalité intellectuelle, où les arguments sont considérés comme des arguties et la logique comme une contrainte inutile. La réaction semble l'emporter sur l'action, l'irrationnel sur le rationnel, le verbiage sur le discours.

Bien qu'il ne soit pas nécessairement d'un intérêt primordial de discuter cela et de disserter sur le statut de la philosophie, alors que tant de véritables questions philosophiques plus urgentes attendent un examen, il vaut tout de même la peine de poser quelques jalons de

réflexions. Le livre de Jacques Bouveresse, *Le Philosophe chez les autophages*[1], servira de prétexte aux considérations qui suivent.

1. *Autojustification de la philosophie*

En demeure de justifier son activité et ses prétentions au discours valide, le philosophe – en une époque où la science passe pour le savoir des savoirs – doit faire preuve d'un peu plus «d'humilité dans les déclarations d'intention et les programmes et un peu plus de *travail* réel» (p. 12). C'est là le seul moyen réaliste de défendre la philosophie. Aucune solution miracle n'existe; le philosophe n'est pas celui à qui on voue un respect inconditionnel et une confiance aveugle quant à son programme. Si certains, par goût des honneurs ou pour tout autre motif, veulent être *de* leur époque ou même *en avance* sur elle, il s'agit, pour le philosophe qui veut être crédible, de *ne pas être top en-dessous* de son époque (p. 15–16). Les *marchands de soupe philosophique,* comme Peirce appelle ceux qui prétendent diffuser un savoir et servir de «mouton de tête pour le troupeau» (p. 20), sont légion; prophètes et vedettes créés de toutes pièces par la presse, ils ont le verbe facile, la critique acerbe et certaine, mais les idées aussi changeantes qu'exprimées avec virulence, et surtout sans argumentation. La crainte de la logique engendre les cris qui se font passer pour philosophie. Justifier la philosophie comme activité professionnelle n'est légitime et crédible que lorsqu'on ne donne pas l'impression que la réponse est connue d'avance (p. 22). Trop de justifications – dans le contexte français en particulier, que Bouveresse critique parfois âprement mais à bon escient pour l'essentiel – ne sont en fait que des trivialités, des pseudo-justifications où l'argumentation est présentée en fonction de la réponse déjà adoptée, où ce n'est pas elle qui amène à *découvrir* la réponse. Le sophisme ou le pléonasme devraient-ils devenir la règle en philosophie? D'aucuns le laissent présumer...

De plus, si l'on affirme que la philosophie joue un rôle social, il serait bon qu'elle fournisse de temps à autre des preuves concrètes de son utilité sociale (p. 23). Utilité positive, s'entend, car trop souvent on en montre le côté négatif ou critique, réduisant ainsi la philosophie à une

[1] J. Bouveresse: Le Philosophe chez les autophages. Paris, Ed. de Minuit 1984. 196 p.

discipline critique, et les philosophes professionnels à des garde-chiourme de la société ou à des contestataires impénitents de l'ordre établi. Ce faisant, on oublie que la philosophie n'est ni la détentrice autorisée de la vérité, ni celle qui a le monopole du sens critique (p. 25).

Se référant à Wittgenstein et aux diverses remarques de celui-ci relatives au statut du philosophe, Bouveresse suggère que le travail philosophique est quelque chose que chacun doit faire *sur* lui-même et *contre* lui-même (p. 164), ce qui me semble une des meilleures justifications de l'activité philosophique : la preuve par l'acte.

2. *Philosophie et pouvoir*

Deux possibilités : a) le philosophe *sert* le pouvoir, en est l'idéologue ; il doit inculquer aux jeunes les principes et les normes de l'idéologie dominante. Il a les compétences requises pour transmettre un savoir et un savoir-vivre ; b) il *doit contester* ou du moins ouvrir la possibilité de la contestation. Dans ce cadre, le mépris des règles de l'argumentation est devenu une véritable manière d'écrire et un style philosophique imposé ; seul le cri est entendu (cf p. 44). Plus grave encore est l'attitude de ceux qui exploitent chacune de ces possibilités pour leur prestige personnel ! Paradoxe suprême : l'indiscipline et l'insubordination constituent le vice social principal de la philosophie, mais sont aussi la vertu fondamentale qu'elle voudrait voir reconnue socialement (p. 41). Cet entre-deux intenable révèle le *manque de sérieux* ou – peut-être – *d'ironie* des philosophes : larbins ou marginaux, ils se croient importants socialement, mais n'ont ni la modestie ni l'audace d'envisager leur responsabilité au sein de la société et face au pouvoir.

Le subterfuge consiste parfois à réduire la philosophie à une dimension politique ou sociologique pour, d'une part, montrer que l'activité philosophique concerne tout un chacun et, d'autre part, tenter de faire prévaloir sa propre option politique. Mais n'y a-t-il pas là *manœuvre* et donc malhonnêteté intellectuelle ?

Alternative à examiner : philosophe en quête de pouvoir ou pouvoir à la recherche d'une philosophie, d'une sagesse ?

3. Philosophie et science

Opposition devenue traditionnelle, mais dont les fondements n'apparaissent pas toujours avec netteté. Pourquoi y a-t-il ce clivage? On voit, en effet, une bipartition entre science, rationalité, rigueur, dogmatisme d'un côté, et philosophie, imagination, scepticisme de l'autre; qu'en est-il en réalité? A-t-on le droit d'agir comme certains *nouveaux philosophes français* qui reconnaissent et dénoncent avec force les crimes commis au nom de la raison – pour ne pas dire plus explicitement: de la science –, mais sont aveugles à ceux qui l'ont été au nom de l'imagination et de la création (cf. p. 47)? En outre, voir dans la science un modèle de rigueur et de dogmatisme, ne serait-ce pas oublier qu'avant d'atteindre des résultats objectivement transmissibles et valides, la science est *recherche* et présuppose une riche imagination (cf. p. 48–49)? Fréquemment les philosophes se contentent d'une *information générale* sur les *résultats* des sciences, sans faire l'effort d'acquisition des connaissances précises qui pourraient leur révéler que la science tâtonne autant que la philosophie. Mais la pire attitude du philosophe – ou plutôt de celui qui se prétend tel – est bien celle qui ignore purement et simplement la science et qui lui impute la responsabilité de la stérilité intellectuelle contemporaine; c'est une façon – très peu noble et philosophique – de se dégager de ses propres responsabilités et de dissimuler sa propre pauvreté en ce domaine. S'il n'y avait pas qu'accusation gratuite, mais recherche d'une solution ou d'une ouverture, on pourrait dire: «beati pauperes spiritu», «bienheureux les mendiants de l'esprit». Mais hélas!

Ce rejet de la rationalité au nom d'une prétendue stérilité intellectuelle omet trois faits capitaux:

1. la science est parfois stagnante à cause de la difficulté qu'il y a à connaître la réalité;
2. les progrès spectaculaires sont rares et imprévisibles;
3. jamais en science on ne parle d'adopter un modèle de rigueur rationaliste, n'ignorant pas l'importance de l'imprévu et de l'*imagination créatrice*.

Science et philosophie demeurent deux voies d'accès au réel. Le philosophe qui ignore la science n'en est pas un, car il ferme délibérément les yeux sur une part importante de l'activité humaine. Ramener la philosophie à la science, c'est également ne pas voir que la *science doit être discutée*. Il ne faudrait pas conclure de là que le seul rôle de la philosophie

est de faire un discours en marge de celui de la science ; on a parfois parlé de *philosophie métalinguistique,* désignant ainsi – entre autres choses – un discours sur le discours de la science. Mais que l'on réalise donc que même si tel était le cas, ce discours serait éminemment référentiel puisqu'il aurait pour tâche de manifester le *sens* du discours scientifique. Ne serait-ce pas déjà beaucoup ?

C'est souvent au nom d'une *éthique du progrès* que certains philosophes, victimes de leur préjugé, rejettent comme non philosophique toute problématique ouverte sur la transparence et voient dans les œuvres de philosophie analytique – par exemple, puisque c'est de cela que parle Bouveresse – de simples futilités ou des enfantillages pour adultes en mal d'expression. Ici, il vaut la peine de soulever la grande question métaphilosophique : toute philosophie – par-delà Wittgenstein, la philosophie analytique et Bouveresse lui-même – doit-elle jouer le jeu du progrès ou celui de la clarté et de la transparence ? Ainsi posé, le dilemme est cornélien car il semble opposer deux aspects de l'*espérance* humaine qui sont en fait complémentaires ; en effet, le mythe scientiste du progrès indéfini a vécu ; ce qui a fait vivre et espérer les générations qui ont précédé celle-ci a atteint un point de non retour tel qu'il n'est plus possible d'envisager ni stabilisation ni amélioration qualitative de l'existence. L'histoire nous a révélé l'impossibilité de miser sur un progrès indéfini et en même temps la nécessité de re-poser encore et toujours la question du sens de l'existence humaine individuelle et collective. Faudrait-il en arriver à bannir le progrès ? Nullement, car celui-ci permet une conscience plus aiguë de la situation de l'homme dans le monde et de son destin. Mais il faut admettre que le progrès ne saurait être la norme.

Substituer au mythe du progrès l'éthique de la clarté et de la transparence ne saurait non plus dire se résigner à une plate limpidité candide et stupide. C'est un effort de clarification et d'honnêteté qu'il faut constamment reprendre.

En ce sens, le philosophe est un ami de la sagesse ; et ce qui lui donnera son droit à la parole *à côté* – et pas seulement *en marge* – des scientifiques et des littéraires, c'est précisément ce côté *critique* de sa démarche, ce qui n'exclut nullement que les autres l'aient aussi, c'est-à-dire que par cet aspect ils participent à la philosophie.

Toutes ces remarques peuvent paraître futiles ou ne rien apporter de véritablement positif à la résolution du problème du statut de la philosophie. Dans les préliminaires de son ouvrage, Bouveresse affirme qu'il

ne prétend pas apporter de solutions toutes faites : ce serait en effet faire preuve de présomption. Mais si les réponses ne sont jamais données une fois pour toutes, les questions sont toujours là et exigent un examen. L'insatisfaction que l'on ressent en lisant Bouveresse – et en lisant tout texte sur le statut de la philosophie, celui-ci n'échappant pas à la règle – est liée à l'impossibilité d'une auto-justification purement positive de tout savoir humain. Qui plus est : alors que les sciences font preuve de résultats objectifs, la philosophie nage souvent entre deux eaux. Cette situation n'est nullement malsaine, bien au contraire ; elle dévoile qu'au besoin de sécurité, de possession, de stabilité correspond en l'homme un besoin aussi fondamental de recherche, de dynamisme, de goût du risque, de mise en question. La philosophie relèverait davantage de ce goût du risque que du besoin de sécurité : on établit des systèmes de sécurité pour protéger les découvertes scientifiques, pas pour les idées des philosophes. Encore heureux !

4. *Un exemple de décadence philosophique : la francolâtrie idolâtre*

Injure délibérée aux bradeurs de la philosophie, aux spécialistes en non savoir généralisé, au contexte philosophique français contemporain. S'il est difficile de suivre Bouveresse jusqu'au bout dans cette critique parfois mordante, il est toutefois nécessaire de reconnaître que certains auteurs francophones – qui ne sont pas obligatoirement des penseurs ou des philosophes, mais prétendent l'être – abusent de leur talent littéraire pour assourdir de belles phrases et asséner *leur* vérité. A la qualité de l'écriture, Bouveresse préfère avec raison celle des arguments ; il rejoint en cela le contexte anglo-saxon au nom duquel il énonce toute sa critique des philosophes français. Il ne saurait entrer dans les limites de cette modeste remarque d'analyser en détail les arguments d'une telle opposition ; je voudrais simplement, pour terminer, reprendre quelques points caractérisant le contexte francophone contemporain :

a) *Bougeotte et intrigue :* le calme du penseur examinant – ou disséquant – minutieusement son objet, ne parlant et n'écrivant qu'en vue d'apporter sa modeste contribution à la recherche de la vérité a fait place, en francophonie, à une surexcitation frénétique, à un besoin morbide d'aller de l'avant, à un souci de voir dans les choses autre chose qu'elles-mêmes. Un mystère entoure la réalité que seul le philosophe peut

révéler grâce à sa parole donatrice de sens. On cultive l'intrigue et propage l'illusion. La simplicité ne saurait être de mise car elle est trop simple. Lorsqu'on lit certains ouvrages contemporains – et là on peut généraliser: si les francophones sont experts en la matière, certains autres aiment bien aussi s'écouter parler ou se lire – on a l'impression de la profondeur à cause de la complexité des idées. Mais cela reflète-t-il la vérité? Ce qui compte, ce n'est plus le vrai, mais le nouveau, ce qui change:

> « La philosophie n'ayant plus réellement de tradition dont elle pourrait se réclamer, l'instabilité et la rupture sont devenues pour elle l'état normal et permanent; et sa tâche consiste à provoquer ou à exploiter de toutes les façons possibles les situations de crise dans tous les autres secteurs de la culture contemporaine. Elle ressemble donc de plus en plus à la mouche du coche affairée et omniprésente d'une époque qui se croit à tout moment embourbée ou, en tout cas, a toujours l'impression de ne pas avancer assez vite et qui ne s'enthousiasme que pour la nouveauté intellectuelle, mais en même temps ne redoute rien tant que de la voir durer suffisamment pour devenir réellement utilisable » (cf. p. 29–30).

b) *Refus de la logique et contestation systématique:* les rigueurs de la logique ne sauraient répondre aux aspirations de philosophes adonnés à la quête de la nouveauté, de l'inédit. De plus seule la contestation érigée en principe – n'est-ce pas là une nouvelle logique? – est le garant d'une activité philosophique authentique qui évite la plate répétition et le conformisme stérile. Face à cela on est en droit, ou plus exactement on a le devoir de se demander où se trouve la vérité et même plus essentiellement s'il y a une vérité.

c) *Vedettariat et neutralité:* la publication d'ouvrages doit *consacrer* le philosophe, en faire une vedette: le penseur qui n'écrit pas ou qui ne peut s'exprimer par les mass-média n'existe simplement pas. Les philosophes sont devenus des hommes de théâtre: ils offrent un spectacle que le public apprécie ou n'apprécie pas du tout. Ce qu'il faut, c'est fournir une manne agréable. Paradoxalement, le vedettariat philosophique se targue de neutralité: ce n'est plus l'auteur qui parle, c'est *on*. Tout baigne dans une généralité dont personne n'est responsable. L'auteur n'est plus responsable de son livre, ce sont les structures sociales, culturelles ou politiques qui lui imposent ses dires.

5. *Conclusion*

Lorsqu'on voit la vaste production « philosophique » actuelle et la faiblesse de son impact sur la société, on a de quoi s'attrister. Pourquoi le philosophe est-il devenu cet écrivain qui veut convaincre ? Pourquoi le prestige a-t-il supplanté la vérité ?

Mais simultanément on peut se réjouir : toute cette production s'envole en fumée et le temps révèle ce qui est significatif, et le retient. Les débridements de la parole humaine ouvrent parfois la porte à une vérité. C'est pourquoi même si on ne peut et doit accepter les élucubrations de fantaisistes soi-disant philosophes, leur parole incite à réfléchir. Que l'on ne se lamente donc pas sur la situation actuelle, mais qu'on essaie d'en saisir le sens et d'ouvrir l'horizon de demain par le dialogue.